L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 9 SEPTEMBRE 1883. Entre les rues Bienville et Conti

FEUILLETON

Commencé le 26 août.

LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE

DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

[DES ATTAKAPAS]

Suite.

—Oh est-il? demanda indifféremment Jérôme en élevant avec nonchalance son lorgnon à son œil. Mais à peine eut-il renontré le regard de l'étranger, qu'il laissait cette exclamation d'en surprise et quitta précipitamment la table de sa cuisine en s'écriant :

—Horsoe! vous ici! ah! quelle agréable surprise!

Et prenant entre les siennes la main de l'étranger, il la serra avec la plus grande cordialité en disant :

—Wolwyn! mon ami! Est-il possible? est-ce bien vous que je retrouve en Virginie?

Et sans lui donner le temps de répondre, sans observer que Marguerite s'éloignait avec dépit, Jérôme continua tout d'une haleine :

—D'où venez-vous comme cela? Qui vous a mené à Mc Vane Hall? Certes vous êtes la dernière personne que j'espérais voir ici ce soir.

Monsieur Welwyn sourit et se sourire donna un nouveau charme à sa noble physionomie.

—Il n'y a pourtant rien de bien extraordinaire à tout cela, dit-il. Quelques affaires m'ayant appelé à Richmond, j'y suis arrivé il y a deux jours et suis descendu chez le juge Tucker qui est un de mes vieux amis. J'ai trouvé la famille en révolution et ne partant que de la fête qui devait avoir lieu à Mc Vane Hall. Le juge m'a exigé que je l'accompagnasse et c'est comme le cavalier d'Edith Tucker que vous me voyez ici ce soir. A propos, Mc Vane, laissez-moi vous féliciter; le juge m'a tout dit..... Mais, je n'ai pas encore vu votre fiancée, montrez-la moi donc.

—Qui? Marguerite? demanda Jérôme avec distraction.

—Ah! elle s'appelle Marguerite! C'est un nom charmant, mais mon ami faites moi donc voir cette qui le porte

—La voilà : cette jeune personne tout habillée de blanc qui parle à Edith Tucker.

—C'est un vrai bouton de rose. Mon cher ami, vous allez me présenter, n'est-ce pas?

Jérôme, sans répondre, passa son bras sous celui de son ami et se dirigea avec lui vers l'endroit où se tenaient les deux jeunes filles. Marguerite, du coin de l'œil les vit venir, mais à l'interrompit pour poursuivre la conversation commencée. Elle revêtit le masque de la plus parfaite indifférence pendant l'introduction, mais, cependant, fit à monsieur Welwyn le salut le plus gracieux, restant debout devant lui, attendant ce qu'il allait l'inviter à faire avec. Mais monsieur Welwyn ne dansait jamais et notre petite héroïne demeura fort désappointée. Il lui offrit son bras et se promena avec elle autour de la salle. Ce qu'il disait avait une harmonie, un charme que Marguerite n'avait encore remarqué chez personne; il y avait dans sa voix des notes mélodieuses qui vous allaient au cœur. Son regard profond ne prit pas grand temps à déchiffrer tout le mystère de sentiment et de poésie qui se cachait dans cette âme de quinze ans.

Jérôme vint réclamer une valse que la cousine lui avait promise; elle la suivit avec une impatience et un regret mal déguisés.

—Eh bien! Marguerite, demanda Jérôme, comment trouvez-vous mon ami Horace?

—Oh! Jérôme..... il est adorable; il me fait l'effet d'un domino, d'un empereur.

Jérôme se mit à rire.

—Il n'est pas si haut placé, dit-il, et pourtant il est vrai que chacun l'admire et l'aime. Je souviens-toi, Marguerite, du dernier livre que nous avons lu ensemble! Pauline? celui qui t'a fait tant pleurer!

—Oui, je m'en souviens..... eh bien, après?

—Eh bien, Horace Welwyn en est l'auteur

Les yeux de Marguerite semblèrent prêts à sortir de leurs orbites.

—Jérôme! ma cousine, serez-vous possible? Un de ces gens-là..... Horace Welwyn qui a de si belles pièces!

—Mais certainement. Qu'y a-t-il à s'étonner? Il écrit pour ainsi dire sous la dictée de journaux et de revues. Mais, ma foi, Marguerite, en que je te dis la vérité, ce n'est pas cette nouvelle Horace Mc Vane qui a pour vrai nom et il m'en avait bien fait assez que j'ai trahi son incognito.

—Un auteur! un auteur en chair et en os! s'écriait Marguerite, mais où, je vous le demande, est ce bien possible? Oh! Jérôme, je t'en prie! dis moi tout ce que tu sais de lui.

—Je ne connais bien pour de chose de sa vie, petite cousine, répondit le jeune avocat qui ne pouvait s'empêcher de rire de l'exaltation de sa fiancée. Je n'ai jamais rien découvert de bien romantique en lui. Tout ce que je sais c'est que son père est un riche marchand de Boston et qu'il est, lui, un des meilleurs avocats de New-York. C'est en outre le garçon le plus intelligent et le plus habile que je connaisse. Je l'ai rencontré souvent à la maison de Courtonne où j'adore qu'il quitte Paris entre l'autre, et je puis ajouter dans le monde où il est très recherché. Mais assez causé d'Horace Welwyn; j'en deviendrai jaloux si tu t'en occupes davantage, ma petite Marguerite. Allons danser cette redowa.

Malgré tout le désir qu'elle en éprouvait, notre héroïne ne pouvait pas ne pas se rapprocher d'Horace Welwyn. Elle était toujours en place et lui ne dansait point, n'osait s'approcher d'elle.

Un moment, elle l'aperçut qui causait avec Jérôme; aux gestes animés de ce dernier, au sourire qui se dessinait sur les lèvres du jeune étranger, elle devina que son cousin lui racontait la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble à son sujet. Elle rougit de colère, se mordit la lèvre et ne pouvait bien de faire payer cher à monsieur Jérôme son indiscrétion hors de place.

Une heure avant la fin du bal, M. Welwyn s'approcha de la jeune héroïne pour prendre congé d'elle. En pressant sa petite main gantée de blanc entre les siennes, il lui dit de sa voix noble et musicale :

—J'aurai le plaisir de venir vous voir demain miss Mc Vane, j'ai à vous délivrer un message qui, je l'espère aura quelque prix à vos yeux.

Marguerite le regarda avec étonnement, mais avant qu'elle eût eu le temps de l'interroger, il était parti. Et, au milieu des plaisirs de la danse, elle eut bientôt oublié sa curiosité et celui qui l'avait excitée.

Quelques heures plus tard, Zélma, la jolie quarteronne qui servait de femme de chambre à notre petite Marguerite, brossait les longues boucles de sa jeune maîtresse et la débarrassait de son costume de bal tout en prêtant une oreille attentive aux récits presque fabuleux de la folle enfant. Privée de la société d'une compagne de son âge, [Emilie ne comptait point] notre orpheline, oubliant toute dignité, avait adopté la fille de sa nourrice pour son amie, sa confidente. Enfant, elle tapait Zélma d'une main et la caressait de l'autre; c'était Zélma qui héritait de ses robes, de ses chapeaux, lorsqu'elle en était fatiguée, c'était à Zélma qu'elle découvrait tous les trésors de tendresse enfermés dans son petit cœur. Oh! que de fois le nom d'Horace Welwyn revint ce soir là dans la conversation de la maîtresse et de la jeune femme de chambre! Ce nom, tout illuminé de son prestige romantique, ne quitta point un instant le cerveau de notre héroïne, et bien certainement la suivit dans ses rêves

Le lendemain, après dîner, Horace Welwyn et Ned Tucker arrivèrent. Le fils du juge était considéré comme l'un des beaux de Richmond et avait été fort impressionné de la beauté de la jeune héritière pendant la soirée de la veille.

Au moment où les deux jeunes gens entrèrent au salon, Marguerite admirablement habillée et coiffée de boutons de rosier naturelles, était assise au piano; elle promenait négligemment ses mains sur les notes et semblait écouter plutôt la voix de ses pensées que les sons qu'elle tirait de l'instrument.

Emilie Mallen, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, paraissait absorbée par le crochet qu'elle tenait à la main et n'échangeait aucune parole avec sa compagne.

Marguerite se leva avec empressement lorsqu'elle vit entrer les visiteurs et les accueillit avec le sourire le plus charmant. Quant à Emilie, elle leva sur eux ses grands yeux de turquoises remplis d'une expression de parfaite indifférence, leur fit une froide inclination et reprit son crochet. Elle savait bien que ces deux jeunes gens ne venaient point pour la voir, que leur visite était en tout et partout pour cette sotte enfant de quinze ans, à la figure de poupée de cire.

Ned Tucker s'empara tout d'abord de Marguerite et monsieur Welwyn, bon gré, mal gré, fut obligé de s'asseoir aux côtés de miss Mallen. Mais ses yeux se portaient malgré lui vers le piano où la folle enfant avait reprise sa place et dont, de temps en temps, elle tirait un accord, tout en causant et en riant avec Ned.

Bientôt monsieur Mc Vane et Jérôme entrèrent et la conversation devenant générale, Horace Welwyn trouva moyen de se rapprocher de Marguerite et de s'asseoir à ses côtés. Elle le reçut avec son plus doux sourire; certes, elle préférait sa conversation à celle de Ned Tucker. Faut-il l'avouer? il lui semblait qu'il y avait quelque chose de paternel dans la sollicitude que lui témoignait ce vieillard de trente ans. Elle n'osait rire et causer avec lui comme elle le faisait avec Jérôme et Ned et elle tremblait un peu à l'idée de se trouver si près d'un auteur : créature qu'elle voyait pour la première fois.

—Vous êtes vive fatiguée, miss Mc Vane, dit Welwyn; vous avez tant dansé la nuit passée!

—Fatiguée! répondit-elle avec un rire charmant. Je ne connais pas la signification de ce mot. Je suis prête à aller au bal ce soir, à une soirée demain et à un autre bal le jour suivant. Oh! je puis danser toujours, toujours!

—Oh! l'heureux âge de quinze ans! dit grand-papa en s'approchant et en pinçant le menton de la petite fille. Quand elle aura dix ans de plus, elle enviera probablement la vie et la danse sous un aspect tout différent et gagnera en vieillissant une petite dose de bon sens.

—Je ne veux pas vieillir, grand-papa, s'écria la folle enfant avec un mouvement de tête mutin qui lui était habituel; je ne veux pas vieillir, je veux rester enfant et danser et m'amuser..... Regardez Emilie; elle a la réputation d'être sage, de détester la danse, mais je ne voudrais pas être elle pour tout l'or du monde.

Miss Mallen, à cette observation, se mordit la lèvre en silence et baissa les yeux pour dérober l'éclair de colère prêt à s'en échapper.

—Vous n'êtes rien qu'une enfant gâtée, une enfant mal élevée, mademoiselle Marguerite, dit monsieur Mc Vane. Je voudrais bien vous voir comme Emilie, mais, je ne l'espère guère.

—Et vous avez raison, grand-papa, n'espérez jamais rien de bon de moi, au moins vous ne serez pas désappointé.

Et se retournant tout à-coup vers Horace Welwyn :

—A propos, monsieur Welwyn, dites-moi, savez-vous que depuis hier soir, je brûle de vous demander avec vous oublié de que vous n'avez dit que vous aviez quelque chose à me dire?

—C'est vrai, j'ai à vous parler d'une amie qui a bien envie de vous voir.

—Qu'elle peut il être? Je ne me connais point d'amie au Nord. Allons, parlez vite; je vous l'ai dit, je meurs de curiosité.

—Je veux parler d'une personne qui était votre gouvernante il y a deux ans.

—Mais Bénédict! s'écria Marguerite en frappant ses mains l'une contre l'autre; oh! mon cœur Welwyn, la connaissez-vous?

—Intimement, lui répondit-il en souriant.

—Oh! comme je voudrais la voir! reprit-elle en s'animant de plus en plus. C'est le seul gouvernante que j'aie jamais aimée de ma vie. Je ne l'ai jamais battue, celle-là. Et juste parce que je l'aimais, juste parce qu'elle ne me faisait point enrager, elle a été obligée de me quitter pour retourner au Nord. Chère miss Bénédict! oh! que je serais heureuse de la revoir!

—Alors, il faut aller au Nord. Mais, miss Mc Vane, votre amie ne s'appelle plus miss Bénédict : elle est mariée.

—Ah!..... je ne le savais pas. Elle aurait dû, au moins, m'adresser une lettre de faire part. Et comment s'appelle-t-elle?

—Madame Welwyn.

—Quoi! s'écria Marguerite en se reculant et en attachant sur lui des yeux tout remplis d'étonnement.

Il devina sa pensée et se mit à rire.

—Non, non, elle n'est pas ma femme; elle n'est que..... ma mère.

—Votre mère! répéta Marguerite avec surprise; elle est bien certainement trop jeune.....

—Tout jeune que je suis, même, reprit Horace, je le sais. Miss Marguerite, miss Bénédict est la femme de mon père.

—Mais votre père doit être un vieillard! s'écria l'inconséquente enfant.

—Il a cinquante-six ans.

—Grand Dieu! comment miss Lina a-t-elle pu.....

Elle s'arrêta tout-à-coup, rougissante et balbutiante.

Horace, tout en souriant de son embarras, en prit pitié :

—Elle vous dira tout cela elle-même, lorsque vous viendrez lui rendre visite, dit-il; car, miss Marguerite, voilà la commission dont elle-même m'a chargé pour vous : c'est une invitation; elle désire vous voir venir passer les fêtes de décembre avec elle.

Les yeux de Marguerite étincelèrent.

—Ah! répondit-elle, cette visite me rendrait bien heureuse! mais grand-papa y consentira-t-il? J'ai toujours eu une envie démesurée de visiter le Nord. A propos, vous ne m'avez pas dit quelle est la ville qu'habite miss..... non! ma tante Welwyn.

—Boston. Jérôme et moi prierons tant votre grand-père qu'il ne pourra nous résister et vous mènera lui-même à votre amie. Je désire vous faire voir ce que c'est qu'un hiver dans l'une de nos grandes villes du Nord.

Et Horace Welwyn regardait en souriant ces front d'enfant tout rayonnant de plaisir et ces yeux étincelants.

—Grand papa! s'écria-t-elle, laissez-donc Emilie Mallen tranquille; on croirait vraiment que vous lui faites la cour..... Venez ici, grand-papa, monsieur Welwyn a une grande faveur à vous demander, et vous allez lui promettre tout d'abord de la lui accorder..... autrement, gardez à vous! je ne vous dis que cela.

—Qu'est-ce que c'est? mademoiselle l'Ouragan? Même, si je n'avais très peu de vos menaces, je serais toujours prêt à obéir M. Welwyn.

—Je vais m'expliquer, monsieur, dit Horace en s'inclinant. Miss Bénédict, l'ancienne gouvernante de miss Mc Vane, est aujourd'hui la femme de mon père, et elle m'a chargé d'inviter son ancienne élève à venir passer l'hiver avec elle à Boston ou elle demeure. Voilà Jérôme qui s'approche pour joindre ses supplications aux miennes. Monsieur Mc Vane, rendez-nous tous trois bien heureux en nous accordant votre consentement.

—Oui, mon oncle, ajouta Jérôme, accordez nous cette faveur.

Monsieur Mc Vane ne regardait ni Jérôme ni Horace; ses yeux ne quittaient point le visage de sa petite fille et il ne put s'empêcher de sourire en y lisant l'expression d'anxiété et de prière qu'il y faisait voir.

—Serez-vin bien contente d'aller à Boston? petite Marguerite, demanda-t-il

—Oh! grand-papa! s'écria-t-elle en joignant les mains.

—Eh bien, répondit grand papa en souriant ce tête jolie qui s'inclinait vers lui avec tant de grace, que la volonté de ce petit tyran s'accomplisse! Monsieur Welwyn, ma fille et moi acceptons avec reconnaissance votre invitation. En présentant nos compliments à madame Welwyn, vous pourrez lui annoncer notre visite. Allons, petite fille, ne m'étouffez pas!

Et, tout en partant, il pressait sur son cœur l'enfant qui l'entourait de ses bras et le couvrait de baisers.

—Oh! ce bon, ce cher grand papa! s'écriait Marguerite en coupant chaque parole d'un baiser. Je savais bien qu'il dirait oui. Il ne m'a jamais rien refusé de sa vie, monsieur Welwyn.

Et c'est ainsi que fut accordé ce consentement qui devait changer toute la destinée de Marguerite. Oh! si cet aieul si aimant, si dévoué, avait pu, au seul instant, soulever le voile qui lui cachait l'avenir! Comme il aurait refusé avec effroi cette promesse qu'il venait de faire si facilement.

Trois jours plus tard, monsieur Welwyn et Jérome retournaient à New-York. Il fut convenu avant leur départ, que monsieur Mc Vane et sa petite-fille arriveraient à Boston pendant la seconde semaine de décembre et que les deux jeunes gens se trouveraient là pour les attendre à la station.

Pendant la semaine qui suivit leur départ, Marguerite reçut une lettre de madame Welwyn, une lettre longue et passionnée, pleine d'anticipations délicieuses.

" Ne manquez pas d'arriver à l'époque promise, disait-elle. Votre chambre est déjà préparée et, je comptera! les jours jusqu'à celui qui me mènera ma petite Marguerite. Je vous fêlleite de tout mon cœur de votre prochain mariage.

" Je ne connais personne plus digne que Jérome de vous posséder. Mon mari se joint à moi pour vous réitérer notre invitation. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous montrer dans tout son éclat, un hiver à Boston. Je suis certaine d'avance que vous serez enchantée. "

D'avance, c'était bien le mot; notre petite héroïne était enchantée : elle voyait courir devant ses yeux ravis, les bals, les soirées à l'Opéra, les promenades en traîneau, les robes de soie, de crêpe, de velours; les rubans, les fleurs, les diamants avaient aussi leur place dans ses rêves radieux. Il lui semblait être aux portes du Paradis.

Une demi-douzaine de couturières furent immédiatement mises à l'ouvrage, et des monceaux de robes, de fichus, de jupons brodés furent entassés par Zélma dans les malles de voyage de mademoiselle Marguerite qui ne trouvait rien d'assez beau, d'assez riche pour aller au Nord.

—Au bout du compte, disait elle à sa jeune femme de chambre, au bout du compte, Zélma, Dieu sait si je mettrai une seule de ces choses : arrivée à Boston, je m'apercevrai peut être qu'elles ne sont plus à la mode, il faudra recommencer et, dans ce cas, le contenu de ces malles passera dans ses tiennes.

Et nous devons bien supposer qu'une semblable perspective ne déplaisait point à la petite quteronne. Grâce à la générosité, au dégoût que Marguerite témoignait aujourd'hui pour les choses qu'elle venait le plus la veille, la garde robe de Zélma était au grand complet et était bien certainement plus riche et plus élégante que celle d'Emilie Mallen. Zélma acceptait avec joie, avec empressement tous les objets de toilette que sa maîtresse lui lançait à la tête, tandis qu'Emilie aurait certainement refusé avec hauteur, avec indignation la moindre chose que Marguerite aurait portée. Il avait été décidé que Zélma suivrait sa maîtresse à Boston aussi que de projets interminables tirent elles ensemble! Marguerite oubliait toute dignité lorsqu'elle voyait étaler autour de la jeune héritière! si elle l'était, elle avait du moins le tact de le cacher à tous les yeux. La seule chose qu'elle ne se donnait point la peine de cacher, c'était sa joie en pensant que la maison serait débarrassée de son intin familier pendant une couple de mois, et ceci, en attendant le moment où elle en serait débarrassée pour toujours, lorsque Marguerite deviendrait la femme de Jérome Mc Vane.

Les derniers jours de novembre étaient arrivés, sombres, mélancoliques, comme ils le sont toujours; les feuilles mortes couvraient l'avenue, lui faisant un tapis jaune ou voltigeait avec le vent du nord qui les emportaient au loin. La tristesse et les ressentiments sombres étaient dans l'air; mais le vent qui sifflait au travers des branches dépouillées, les fleurs mourant sur leurs tiges, les feuilles séchées, tout enfin morts et n'avaient point de voix pour avertir les habitants du manoir des malheurs qui les menaçaient. Quand tout était triste et morne au dehors, tout resplendissait de joie et d'espoir au-dedans, et les préparatifs du voyage continuaient plus animés au milieu des chansons et des éclats de rire de l'enfant et des caresses du père.

CHAPITRE VI

LE NORD.

Les plans tracés avec le plus de soin sont quelquefois détruits en un instant; la seconde semaine de décembre arrivait, et cependant ni monsieur ni mademoiselle Mc Vane ne partaient pour Boston; le vieillard venait d'être atteint d'une terrible attaque de goutte qui le clouait dans son fauteuil.

Exprimer le désappointement de Marguerite est chose impossible : elle se jeta sur son lit, criant, pleurant, comme la mais enfant gâtée n'a encore pleuré et crié.

—Quelle affaire, grand papa avait il donc d'avoir la goutte dans un pareil moment! s'écriait-elle en arpentant sa chambre à grands pas. Comme s'il n'aurait pas eu remettre cette attaque à une semaine! C'est vraiment trop terrible!.. trop contrariant! Et avec trois grandes malles remplies d'amour de robes! robes du matin, robes de visite, robes de bal, à volants, à bouillons, à queue, que sais-je! mais toutes plus jolies les unes que les autres. Et, je ne puis pas me faire illusion : grand-papa en a, avec sa goutte, pour au moins six semaines en deux mois. Et l'hiver passé, c'est il me faudra rester dans la solitude de l'habitation et y mourir d'ennui. C'était à en devenir folle

Nous le voyons, Marguerite était une petite fille assez sotte qu'gâtée; elle ne pensait point que c'est n'avait pas la moindre sympathie pour ce pauvre vieillard que la goutte et ses tortures clouaient dans un fauteuil. Mais notre héroïne était une enfant gâtée, nous le savons, et n'opérer de mieux d'une enfant gâtée? Elle pleura jusqu'à ce que ses beaux yeux devinssent rouges et gonflés, elle tapa la pauvre Zélma qui cherchait à la consoler, et lorsque la bonne madame Malden entra dans sa chambre pour lui porter une tasse de thé et quelques gâteaux des plus appétissants, la méchante petite fille lui montra la porte du doigt et lui défendit de remettre les pieds dans sa chambre.

M. Mc Vane était au désespoir, il oublait les agonies de la goutte en songeant au désappointement de sa petite-fille il savait parfaitement qu'elle ne pouvait voyager sans lui; il eut été inconvenant de la confier à Jérome, et quant à l'envoyer avec madame Malden, monsieur Mc Vane savait bien que la chose était de toute impossibilité et que Mc Vane Hall ne pouvait se passer de sa femme de charge.

La résignation devenait de toute nécessité; c'est ce que grand-papa essaya de faire comprendre à mademoiselle Marguerite au milieu de mille caresses et de mille promesses.

Marguerite qui, malgré tout aimait grand-papa se résigna donc et écrivit à madame Welwyn une lettre toute trempée de ses larmes pour lui annoncer que la visite projetée était remise à février.

" Oh! chère miss Lina! écrivit-elle " tout d'un trait et sans la moindre " ponctuation, je suis si fâchée! si terri- " blement désappointée que je ne fais " rien autre chose que pleurer. Aussi " grand-papa me proguit-il que nous " partirons dès qu'il sera un peu mieux. " Malheureusement, je sais bien que ces " attaques de gout e sont longue; aussi " ne tons attendes point avant la fin de " février. "

Quelques jours plus tard, le juge Tucker, ayant entendu parler de l'indisposition de monsieur Mc Vane vint lui rendre visite. Marguerite était près de son grand-père lorsque le juge entra, et celui ci ne put s'empêcher d'observer que les jours de la jeune fille était bien pâles et ses yeux bien rouges.

—Marguerite est elle malade? demanda-t-il; quelle est la cause du changement que je remarque en elle?

Monsieur Mc Vane, en soupirant, lui expliqua les raisons de ce changement.

—N'est-ce que cela? dit le juge; je puis facilement porter remède au chagrin de cette jolie petite fille. Je pars pour le Nord dans un jour ou deux, et, si vous y consentez, je l'emmène avec moi.

Marguerite jeta un cri de joie.

—Oh! grand-papa! s'écria-t-elle, la voix pleine de prière et les mains croisées.

—Mais, dites-moi, juge, comptes-vous aller à Boston? demanda monsieur Mc Vane avec une certaine hésitation.

—Mes affaires sont à New-York, mais je puis facilement faire quelque pas de plus pour déposer ce paquet à Boston. Allons, qu'en dites vous, mon jolí pinson?

Pour toute réponse, Marguerite, toujours impulsive, jeta ses deux bras autour du cou du juge et l'embrassa comme elle aurait embrassé grand-papa.

—Là! là! ne m'étouffez pas maintenant..... Soyez sure que je considère le plaisir tout autant de mon côté que du vôtre. Je suis tout fier de penser que j'aurai une aussi belle demoiselle pour compagne de voyage

Monsieur Mc Vane ne pouvait vraiment faire aucune objection : l'âge, la réputation du juge, son titre d'ami, formaient une sauve-garde et une protection assurée à la jeune fille. Sa maladie n'avait rien de dangereux, madame Malden était là, et de plus, il garderait Zelma qui, toujours avec Marguerite, connaissait ses habitudes et saurait en partie du moins, remplacer sa jeune maîtresse. Il fut donc convenu que deux jours plus tard, monsieur Tucker viendrait chercher Marguerite pour la conduire à Boston.

Dans tout autre moment, notre héroïne aurait certainement refusé de laisser Zelma derrière elle, mais en cet instant elle devait trop de reconnaissance à grand-papa pour oser faire la moindre objection à ce qu'il avait décidé. La pauvre Zelma fut donc sacrifiée et eut à écouter une longue liste de recommandations de sa jeune maîtresse : d'abord au sujet de grand-papa qu'il fallait bien soigner et rétablir au plus-tôt, ensuite en regard de ses chiens, de ses oiseaux, enfin de tous ses favoris.

—Dès que grand-papa sera bien, ajouta notre héroïne, il viendra me rejoindre à Boston et tu viendras avec lui; ne pleure plus, ma pauvre Zelma, nous serons bien vite réunies.

Et toutes deux se mirent à l'ouvrage pour achever de faire les malles et d'empaqueter les paquets.

Le matin du départ arriva sans que rien ne cherchât à s'y opposer. C'était une matinée de décembre et pluvieuse, mais le cœur fait à son gré le beau et le mauvais temps; et, fait-il le dire? ce fut avec des yeux vides de larmes et brillants de plaisir que Marguerite donna le baiser d'adieu à son grand-père.

—Vous viendrez me rejoindre dès que vous serez mieux, n'est-ce pas cher grand-papa? et vous m'amènerez Zelma? et vous ferez bien soigner mes pauvres oiseaux? Esméralda et Lallah surtout. Ah! n'oubliez pas Stella; ne laissez personne la monter pendant mon absence — pas même Emilie. Ecrivez-moi souvent, soignez vous bien, grand-papa, et surtout arrivez bien vite à Boston.

—Adieu, chère enfant! répondait monsieur Mc Vane avec un soupir, amuse-toi bien et ne songe pas à moi. Tu m'écrirai toutes les semaines, n'est ce pas, chère petite Marguerite?

—Certainement, certainement, grand-papa.

[*A continuer.*]

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1883

L'Athénée, réuni en séance spéciale, le 29 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1883 :

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 1er juillet 1883, jusqu'au 15 février 1884 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 15 février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, et seulement sur le *recto et les lignes* : ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit aura rem a sans nom d'auteur, mais portant une épigraphie ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et seront traités en prose

Pour les femmes

MME DE STAEL SA VIE, SES OUVRAGES.

Pour les hommes :

PROGRÈS ET MISÈRE.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER
P. O. Box 3246.

Livres, journaux, etc.—La maison B. ard fait dans le moment l'ouverture des caisses qu'elle a reçues dernièrement de New-York, et qui renferment des nouveautés d'articles très que dans portefeuilles, carnets, papier à lettres enveloppes, encres, encriers, plumes, porte plumes albums, autographes, porte-monnaies, articles se distinguant tous par une originalité et un cachet de bon goût. Par la même occasion la maison a reçu tout un assortiment de livres nouveaux, œuvres classiques, scientifiques et littéraires. De ces dernières il s'en trouve de fort jolies et portant les signatures de romanciers à juste titre, les plus lus et les plus renommés.

Bitter Malakoff.—Cet amer plus généralement connu sous le nom qu'on a lui gagne chaque jour du terrain dans les faveurs publiques, ainsi que fait son usage très répandu. Le mérite trouve toujours a m'avoir : s'il en est ainsi des hommes, pourquoi ne serait-il pas de même des choses? Et M. Walk a éprouvé quelque difficulté à faire connaître le "Malakoff Bitters," il n'en a éprouvé aucune à le faire apprécier des médecins bien connus ici ont analysé cet excellent tonique et en ont proclamé les qualités nombreuses. L'un d'eux, le docteur Pilie a fondé en France une succursale de son établissement, et si nous reconnaissons sont exacts, son délicieux produit y est également apprécié des consommateurs.

The Southern Insurance Company. — Voilà une compagnie qui du premier coup a conquis une place éminente parmi nos chambres d'assurance les plus dorissantes et qui, malgré la date récente de sa fondation, possède une clientèle qui va croissant tous les jours. Il est vrai qu'elle est constituée sur des bases très solides et qu'elle offre aux assurés de grands avantages La moitié des profits est distribuée aux derniers à la fin de chaque année fiscale (31 décembre). Il est en outre le bénéfice de l'escompte habituel. Quant aux garanties offertes par la compagnie, elles sont complètes, son capital ($300,000) devant rester intact. Il y a aussi une réserve à laquelle il n'est point permis de toucher et ce n'est pas liquider les fonds.

La compagnie a pour président M. Ernest Multeubeger, remarquable pour son habileté administrative, pour vice-président, M. H. Gally, dont le nom est fort honorablement connu dans les cercles financiers de la Nlle Orléans, et pour secrétaire M. Scott McMichen.

Wagons spéciaux pour les monts Altcahorn — L'hôtel connu sous le nom de "Cresson Mountain House," et situé au sommet des monts Altcahorn, a été récemment à des habitués et au public. La compagnie du Pennsylvania Railroad a ajouté à ses trains express de jour entre Altoona et Cresson, des voitures ouvertes à l'usage des voyageurs qui veulent admirer les incomparables paysages dont est semée cette région montagneuse. La nature y a prodigué ses plus grandes et ses plus belles beautés. En fait de points de vue, nous citerons au première ligne le "Horseshoe Curve," site qui ne a obtenu la célébrité plus vaste du monde et qui attirent en foule les touristes de toutes les parties du monde.

Les trains de chemin de fer Louisville et Nashville partent d'ici à 8 h. 22 m. du matin, arrivent à Stonboville, dans l'Ohio, le matin, de sorte que le trajet de ce dernier point à New York s'accomplit en un jour. Or, la région fertile dont nous parlons plus haut est précisément celle qui s'étend de Stonbeville à New York. Les voyageurs la traversent donc et l'admirent en pleine lumière. Ceux ci ne changent de *sleeper* qu'une fois pendant tout le voyage, la substitution d'une nouvelle voiture fraîche et propre à celle partie de la Nlle-Orléans s'opérant à Louisville, à 3 heures de l'après midi.

ASSURANCES.

Etat Annuel de la Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans

Pour l'année expirant le 31 décembre 1882.

Primes sur les incendies	$519,589 40	
Primes maritimes	126,501 62	
Primes de rivières	35,765 19	$681,856 21
Primes acquises en 1881		87,982 10
Total des primes		$769,839 13
A déduire—		
Primes non acquises	$301,117 03	
Primes remboursées	54,592 99	
Réassurances	99,691 88	455,401 89
Primes nettes acquises		$314,437 42
A ajouter, loyer et sauvetage		45,036 18
		$359,473 60
A déduire—		
Pertes de feu	$185,793 62	
Pertes maritimes	43,923 10	
Pertes de rivières	19,127 64	
Total des pertes	$251,859 36	
Dépenses générales, commissions, réductions, taxes, etc.	174,525 25	426,384 61
Profits nets		$33,088 9
Ajouter—		
Montant au crédit de profits et pertes	$145,255 10	
Moins dividende de juillet 1882	25,000 00	120,255 10
Surplus		$153,344 09
A déduire—		
Réclamations Sinies, non Sinies et non accusées		46,410 26
Surplus net 31 décembre 1882		$106,923 83

Situation le 31 décembre 1882.

VALEURS AU PRIX DU MARCHE.

Argent dans les banques	$90,104 79
200 bons des Etats Unis 4 pour cent	239,000 00
50 bons Lavee Steam Cotton Press	26,250 00
2 bons du New Orleans Pacific Railway	1,700 00
10 bons de la Louisiana Low Manufacturing Company	10,000 00
50 bons du New Orleans Water Works	27,000 00
40 bons du New Orleans City Railroad	27,500 0
1 bon du Battalion Washington Artillerie	500
15 actions du New Orleans City Railroad	1,200 00
5 actions de la State National Bank	595 00
25 actions de l'Importers' Bonded Warehouse Co	1,260 00
120 actions de la Valette Dry Dock Company	3,000 00
1 action du New Louisiana Jockey Club	750 0
Propriété foncière de ville	132,940 00
Billets 1re hypothèque	115,027 66
Prêts sur demande	67,900 00
Billets garantis par nantissement	0 00
Billets à recevoir en règlement de primes	13,476 63
Primes en cours de collection	62,761 87
Dû par agents et en cours de transmission	10,645 27
Comptes en suspens	716 26
Dû par des compagnies d'assurances pour pertes réassurées et déterminées	17,601 14
	$875,588 62
PASSIF.	
Fonds capital	$500,000 00
Réserve pour réclamations non soumises	201,117 02
Réserve pour réclamations en date mise à déterminée	46,410 26
Dividende non réclamé	4,215 50
Dû à la Factors and Traders Insurance Company	11,400 29
Dû à d'autres compagnies pour réassurances remboursées	5,511 72
Excédant net comme ci dessus	106,923 83
	$875,588 62

L'état ci dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

J. W. HINCKS, Secrétaire. J. TUYES, Président.

Fait et assermenté devant moi, ce 13 janvier 1883

JAS. FAHEY Notaire.

Nous, soussignés, comité spécial désigné par Conseil de Direction de la Compagnie d'Assurance de la Nouvelle Orléans pour examiner l'actif de ladite Compagnie, déclarons par le présent avis qu'après un examen minutieux, l'évaluation du dit actif, comme il est spécifié ci dessus, est juste et correcte.

(Signé) CHARLES T. DUCAZON,
J. ALDIGÉ,
AD. SCHREIBER.

A un meeting du Conseil de Direction tenu le 1 janvier 1883, il a été résolu de payer, sur demande, le dividende-intérêt semi-annuel de cinq pour cent sur le fonds capital aux actionnaires en date du 1 janvier 1883.

Nouvelle-Orléans, 13 janvier 1883.

—DIRECTEURS—

JULES ALDIGÉ, H. GALLY,
THEO. BRIERRE, CHAS. LAFITTE,
W. A. BELL, PIERRE POUTZ,
ANT. CARRIÈRE, AD. SCHREIBER,
CHAS. T. DUCAZON, CHAS. E. SCHMIDT
D. FATJO. JULES TUYES

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.

**No 104 RUE DU C